Laura Bellini



Notre saison à nous

Toute véritable intimité n'a pas besoin de spectateurs

Notre saison à nous

Toute véritable intimité n'a pas besoin de spectateurs

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384901892

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les limites de la lumière 12
Chapitre 2 - Un accord sans témoins 24
Chapitre 3 - Derrière le silence des coulisses 38
Chapitre 4 - Hors du scénario 49
Chapitre 5 - Le droit de dire non 63
Chapitre 6 - Là où le rôle s'arrête 76
Chapitre 7 - Ce que les photos ne montrent pas 87
Chapitre 8 - Là où les caméras ne vont pas 98
Chapitre 9 - Le prix d'un seul regard 110
Chapitre 10 - Sans aucun rôle à jouer 123
Chapitre 11 - Nos propres règles 136
Chapitre 12 - Une histoire écrite à notre place 148
Chapitre 13 - Les limites du compromis 159
Chapitre 14 - La vérité entre les mots 170
Chapitre 15 - Tout ce que tu as accepté 180
Chapitre 16 - Quand le silence devient un choix 193
Chapitre 17 - Ce qui reste après le silence 204
Chapitre 18 - Une décision irréversible 213
Chapitre 19 - La vérité a un prix 224
Chapitre 20 - Notre saison à nous 237

INTRO

Le premier jour des répétitions, j'avais décidé que, pendant les huit semaines à venir, je ne laisserais aucun homme me compliquer la vie. C'était une résolution raisonnable, adulte et remarquablement facile à tenir. Du moins jusqu'à ce que Dorian Kłos entre dans l'atelier des costumes avec ma robe passée sur l'avant-bras.

— Je crois que ceci vous appartient, dit-il en s'arrêtant sur le seuil.

Je levai les yeux de ma machine à coudre. Il portait un pantalon sombre, un tee-shirt blanc et une chemise en lin déboutonnée. Il était moins impressionnant que sur les affiches qui, depuis une semaine, bordaient la promenade du front de mer. En revanche, il était beaucoup plus réel. La ride entre ses sourcils, sa mâchoire mal rasée et la façon dont il tenait ce tissu délicat ne correspondaient pas du tout à l'image de star soigneusement fabriquée qu'on lui connaissait.

— Tout dépend de l'endroit où vous l'avez trouvée.

— Dans le couloir. Elle était posée sur une caisse marquée « Accessoires ».

— Dans ce cas, quelqu'un vient de me faire perdre quelques années d'espérance de vie.

Je posai mes ciseaux et m'approchai de lui. La robe en crêpe de soie que je préparais pour l'actrice principale coûtait davantage qu'un mois de loyer de mon appartement. Heureusement, le tissu était intact.

Dorian ne me la rendit pas immédiatement.

— Vous voulez que je la pose quelque part en sécurité ?

— De préférence entre mes mains.

Un léger sourire passa sur ses lèvres et il me tendit le cintre.

— Gabriela Bąk ?

— C'est bien moi.

— Dorian Kłos.

— J'avais remarqué.

— J'espère que ce n'est pas à cause de la robe.

— Non. Votre visage s'affiche sur six panneaux publicitaires entre la gare et le théâtre.

Il éclata de rire, et je regrettai aussitôt d'avoir prêté attention à sa voix. Elle était plus grave que dans ses interviews, légèrement rauque, dépourvue de cette assurance travaillée que je lui connaissais à travers les écrans. Je n'avais pas le temps de découvrir s'il parlait de la même manière lorsqu'il disait quelque chose de véritablement personnel.

J'étais venue à Sopot avec un projet bien précis. Je devais concevoir les costumes d'une pièce intimiste intitulée Le Dernier Été, superviser les préparatifs jusqu'à la première, toucher mes honoraires et rentrer à Varsovie avec un portfolio suffisamment solide pour ouvrir mon propre atelier. J'économisais depuis deux ans pour réaliser ce rêve. J'avais même repéré un local à Mokotów, dont le propriétaire avait accepté d'attendre septembre pour signer le bail.

Il n'y avait aucune place pour une histoire d'amour dans ce programme. Surtout pas avec un homme dont le nom représentait à lui seul la moitié du budget promotionnel du spectacle.

— J'ai entendu dire que vous aviez refusé de remplacer les costumes par ceux proposés par le sponsor, reprit Dorian.

— Parce que je ne conçois pas des publicités déguisées en pièces de théâtre.

— C'est une position courageuse, compte tenu de ceux qui paient les factures.

— Ils paient mon travail, pas mon silence.

Il m'observa pendant quelques secondes. Pas comme ces hommes que je croisais lors des soirées professionnelles, occupés à déterminer si une femme méritait qu'on l'invite à prendre un verre. Il semblait plutôt chercher à savoir si je pensais vraiment ce que je disais.

— Bien, répondit-il enfin. Dans ce cas, cette pièce a peut-être encore une chance.

Avant que je puisse lui demander ce qu'il entendait par là, une voix féminine retentit dans le couloir.

— Dorian ! On te cherche pour les photos !

Il tourna la tête. Je remarquai alors à quelle vitesse la décontraction disparaissait de son visage.

— J'arrive, Magda.

— Pas tout seul. Lena est arrivée en avance. Ils veulent vous photographier ensemble devant l'affiche.

Un bref silence embarrassé s'installa.

Dorian reporta les yeux sur moi.

— À bientôt pour l'essayage, madame Bąk.

— À condition que vous ne repartiez pas encore avec un costume.

Il quitta la pièce avec un sourire, mais ses épaules étaient restées tendues.

Je ne m'attardai pas sur ce changement d'attitude. Au théâtre, chacun avait ses problèmes, ses secrets et ses arrangements. J'avais appris à ne pas me laisser entraîner dans les ambitions des autres. Je retournai à ma machine, rectifiai une couture et tentai de me concentrer sur mon travail.

Sans succès.

Vingt minutes plus tard, Magda, la responsable de la promotion, entra dans l'atelier, un téléphone contre l'oreille et une tablette coincée sous le bras.

— Gabrysia, on a besoin de Dorian dans le costume bleu marine. À seize heures. Pour les photos promotionnelles.

— Le costume bleu marine est un costume de scène. Il n'est pas encore terminé.

— Ce ne sont que quelques clichés.

— Hier, « quelques clichés » se sont terminés avec du café sur une manchette.

Magda couvrit le microphone de son téléphone avec la main.

— Il faut qu'on vende ce spectacle. Les gens viendront pour Dorian et Lena, pas parce que quelqu'un a magnifiquement cousu une doublure.

Je la regardai un instant sans répondre. Ce n'était pas tant parce qu'elle m'avait offensée. C'était surtout parce qu'elle venait de dire tout haut ce que j'entendais depuis longtemps entre les lignes.

— C'est précisément pour cette raison que cette doublure doit résister à huit semaines de représentations, répliquai-je. Le costume sera prêt pour la répétition de demain matin.

Magda soupira et ressortit en reprenant sa conversation téléphonique.

Je posai les mains à plat sur mon plan de travail. Une odeur de mer et de bois chauffé par le soleil entrait par la fenêtre ouverte. Quelque part au-dessous de moi, les techniciens déplaçaient des éléments de décor, tandis que les mouettes criaient si fort qu'on aurait dit qu'elles réclamaient leurs propres répliques dans la pièce.

Je travaillais dans le théâtre depuis onze ans. Je savais que je n'étais pas la personne la plus importante du bâtiment. Je n'avais pas besoin de l'être. Je voulais simplement que mon travail continue à compter lorsque les flashs des appareils photo s'éteignaient.

Mon téléphone vibra à côté de la machine à coudre.

Le message de mon amie Marta contenait une photographie d'un petit local doté d'une immense vitrine.

Le propriétaire veut une réponse avant la fin août. Gabryś, cet endroit est fait pour toi.

J'agrandis la photo. J'imaginai ma propre table de coupe, des étagères remplies de tissus et, sur la porte, une plaque portant mon nom. Pendant des années, j'avais cousu les rêves des autres, les laissant briller sous les projecteurs. Enfin, je voulais construire quelque chose qui m'appartiendrait entièrement.

Je lui répondis que je n'avais pas changé d'avis.

Au même instant, quelqu'un frappa à la porte ouverte.

Dorian se tenait sur le seuil, sans robe cette fois, mais avec son téléphone à la main.

— Je peux entrer ?

— À condition que vous ne veniez pas avec une nouvelle exigence du service de promotion.

— Je viens avec une demande d'un acteur qui devra pouvoir respirer sur scène demain.

Il désigna la veste suspendue près de moi.

— Je l'ai essayée ce matin. Elle est un peu trop serrée.

— C'est possible. Le costume a été réalisé d'après les mensurations qu'on m'a envoyées il y a trois semaines.

— Vous êtes en train de suggérer que j'ai grossi ?

— Je suggère que respirer nécessite un peu de place.

Cette fois, son rire fut plus spontané.

— Donc, je peux quand même compter sur votre aide.

Je m'approchai du portant, décrochai la veste et la lui tendis. Dorian l'enfila, et je me plaçai derrière lui pour vérifier la façon dont le tissu tombait. Dans le miroir, nos regards se croisèrent.

— Levez les bras, s'il vous plaît.

Il obéit.

— Et maintenant ?

— Maintenant, baissez-les. Je n'ai pas l'intention de vous confectionner des ailes.

— C'est dommage. Elles pourraient m'être utiles.

Mes doigts s'immobilisèrent sur la couture, juste sous son omoplate. Je ne touchais pas sa peau et pourtant, soudain, je pris douloureusement conscience de la faible distance qui

nous séparait. Il sentait le linge propre et quelque chose de boisé, une fragrance discrète, sans cette douceur entêtante de certains parfums.

Je retirai mes mains.

— Il suffit de laisser deux centimètres supplémentaires. Vous serez plus à l'aise demain.

Il se tourna vers moi.

— Merci, Gabriela.

Pour la première fois, il avait prononcé mon prénom sans y ajouter mon nom de famille. Cela lui était venu naturellement, comme si nous nous connaissions depuis bien plus que quelques dizaines de minutes. Je n'aimai pas constater avec quelle facilité ce simple détail avait détourné mon attention de mon travail.

Des voix nous parvinrent du couloir. Quelqu'un parla de Lena, d'une interview commune et d'une surprise romantique destinée aux médias.

Dorian jeta un coup d'œil vers la porte.

— C'est toujours aussi calme, ici ?

— Seulement quand personne ne sait que je suis là.

— Je comprends pourquoi vous tenez à préserver cet endroit.

Il retira la veste et me la rendit avec précaution.

Pendant un instant, il eut l'air de vouloir ajouter quelque chose. Mais, au lieu de parler, il recula, laissant entre nous exactement la distance dont j'avais besoin pour retrouver un semblant de raison.

— À demain, Gabriela.

— À demain, Dorian.

Lorsqu'il fut parti, je fermai la porte de l'atelier, alors qu'elle était restée ouverte toute la journée.

Une nouvelle notification m'attendait sur l'écran de mon téléphone. Le compte officiel du théâtre venait de publier une photographie montrant Dorian serrant Lena dans ses bras devant l'affiche du spectacle. Sous l'image figurait cette légende :

Le duo le plus torride de l'été. L'amour de la scène pourrait-il devenir réalité ?

Je regardai leurs sourires, puis la veste bleu marine posée sur ma table.

J'avais trente-deux ans, des projets personnels et suffisamment d'expérience pour savoir que les histoires exposées au public révélaient rarement toute la vérité.

Et pourtant, j'entendais encore sa voix lorsqu'il avait prononcé mon prénom.

Alors pourquoi, seule dans cet atelier dont les fenêtres donnaient sur la mer, commençais-je à souhaiter que, demain, une porte se referme à nouveau derrière nous ?

Chapitre 1 - Les limites de la lumière

Le lendemain matin, je découvris que le plus difficile, lorsqu'on travaillait au théâtre, ce n'était ni les caprices des acteurs, ni les livraisons en retard, ni même les costumes qu'il fallait ajuster cinq minutes avant une répétition. Le plus difficile, c'était de conserver une indifférence professionnelle face à un homme dont on se souvenait de la voix plus nettement que de ses propres rêves.

Dorian Kłos arriva sur scène à neuf heures précises. Je me tenais près du premier rang de fauteuils, un carnet et plusieurs échantillons de tissu à la main, lorsqu'il apparut depuis les coulisses. Il discutait avec le metteur en scène, Piotr Malec, et semblait entièrement absorbé par leur conversation. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il me remarqua dans la pénombre de la salle.

Il ne sourit pas immédiatement.

Son regard s'arrêta d'abord sur mon visage, comme s'il voulait s'assurer que j'étais réellement là. Puis il inclina légèrement la tête, d'un geste discret, presque imperceptible. Je lui rendis son salut, même s'il aurait été plus raisonnable de me concentrer sur les dernières retouches de sa veste.

— Gabriela, j'ai besoin de toi sur scène ! lança Piotr.

Je montai par le petit escalier latéral. Le décor représentait le salon d'une vieille maison au bord de la mer. Des volets en bois, un tapis décoloré, deux fauteuils et une immense fenêtre derrière laquelle, pendant le spectacle, la lumière devait évoluer pour imiter un coucher de soleil. L'ensemble dégageait une atmosphère intime, presque privée. Les spectateurs devaient avoir l'impression

d'observer à leur insu la vie de personnes qui ignoraient leur présence.

L'ironie de cette intention ne m'échappa pas lorsque j'aperçus Magda, debout près de la scène, un appareil photo à la main.

— On voudrait prendre quelques photos de la répétition, annonça-t-elle. Des clichés naturels. Dorian et Lena ensemble, un peu de proximité, quelques regards.

— Naturels ou mis en scène ? demandai-je.

Magda m'adressa un regard condescendant.

— C'est de la promotion, Gabrysia. Tout est un peu mis en scène.

Dorian tourna la tête.

— On pourrait commencer par répéter ? proposa-t-il calmement.

— Les photos prendront cinq minutes.

— Hier aussi, elles devaient prendre cinq minutes.

Il n'y avait aucune irritation dans sa voix. C'était précisément ce qui rendait sa remarque si ferme.

Piotr leva la main.

— Les costumes d'abord. La promotion ensuite. Je n'ai aucune intention de monter un spectacle que personne n'aura eu le temps de préparer.

Je lui en fus reconnaissante, même si je savais que le metteur en scène défendait avant tout son propre planning.

Dorian s'approcha de moi.

— La veste ?

— Prête. Deux centimètres de liberté supplémentaires, comme demandé.

— On dirait exactement ce dont j'ai grand besoin en ce moment.

Je l'observai plus attentivement.

— De liberté au niveau des épaules ?

— Entre autres.

Je ne répondis pas. Je le conduisis jusqu'à l'atelier des costumes, où les autres éléments de sa tenue l'attendaient. Pendant qu'il enfilait sa veste, je me tournai vers le miroir en faisant semblant de consulter ma liste de retouches. Dorian remarqua mon attitude, mais ne fit aucun commentaire.

— C'est mieux, dit-il en faisant rouler ses épaules.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Il se laissa tomber sur une chaise.

— Et maintenant ?

— Maintenant, essayez de vous relever sans réajuster vos vêtements.

Il s'exécuta. La veste tombait parfaitement.

— Excellent, déclarai-je.

— C'est la première fois que je vous entends employer ce mot.

— Ne prenez pas l'habitude de l'entendre.

Pendant quelques instants, nous nous regardâmes dans le miroir. Je remarquai quelques mèches grises près de ses tempes. Elles n'apparaissaient pas sur les affiches. Pas davantage que cette fatigue qui marquait le contour de ses yeux lorsqu'il cessait de sourire.

— Je peux vous poser une question ? demanda-t-il.

— Tout dépend de laquelle.

— Pourquoi avez-vous accepté ce travail, au juste ?

Sa question me surprit. La plupart des acteurs m'interrogeaient sur leurs costumes, les délais ou la possibilité de modifier certains détails. Peu d'entre eux s'intéressaient aux raisons qui avaient conduit une costumière à travailler dans un théâtre particulier.

— Parce que j'aime la bonne littérature, les projets difficiles et les virements effectués à temps.

— Dans cet ordre ?

— Ça dépend du mois.

Il sourit.

— Et sérieusement ?

J'hésitai.

— Je veux ouvrir mon propre atelier. Ce spectacle représente une étape importante de mon projet.

— Donc Sopot n'est qu'une escale.

— Pour vous aussi, non ?

Il ne répondit pas immédiatement.

— J'aimerais que ce soit davantage.

Pendant un instant, j'eus l'impression que sa réponse ne concernait pas uniquement le théâtre. Mais quelqu'un l'appela depuis la scène et il se tourna vers la porte.

— À tout à l'heure, Gabriela.

Lorsqu'il partit, je restai seule avec l'étrange sensation que notre conversation s'était interrompue quelques phrases trop tôt.

À onze heures commença la répétition de la scène dans laquelle le personnage interprété par Dorian revenait dans la maison familiale après des années d'absence. Lena, qui jouait son ancien amour, devait l'accueillir comme on accueille quelqu'un dont on a espéré le retour pendant une décennie sans jamais avoir osé l'avouer.

Depuis la salle, j'observai Dorian se transformer dès les premières répliques.

Son sourire disparut, de même que sa posture décontractée. À sa place se tenait un homme immobile sur le seuil d'une maison dans laquelle il avait peur d'entrer. Il ne faisait rien de spectaculaire. Il ne haussait pas la voix. Il lui suffisait d'être incapable, pendant quelques secondes, de regarder Lena dans les yeux.

— Tu es revenu, dit-elle.

— Je ne savais pas si j'en avais encore le droit.

Je ressentis quelque chose que je n'avais pas prévu devant un échange aussi simple.

Ce n'était pas seulement du talent. Dorian possédait une capacité remarquable à laisser de la place à l'autre. Il ne monopolisait pas la scène, alors qu'il aurait pu le faire sans difficulté. Il écoutait sa partenaire avec une telle attention que chacune de ses paroles semblait réellement provoquer un changement en lui.

Lorsque Piotr interrompit la répétition, Magda se précipita aussitôt vers les comédiens.

— Magnifique ! C'est exactement le genre d'émotions qu'il nous faut. Je veux exploiter ça dans la campagne.

Dorian se passa une main sur le visage.

— C'était une répétition.

— Justement. Les émotions authentiques sont celles qui se vendent le mieux.

Lena éclata de rire et rajusta ses cheveux.

— Magda, laisse-nous au moins boire un peu d'eau.

— Bien sûr. Mais après, j'ai besoin de vous deux sur la terrasse.

Dorian regarda dans ma direction. J'ignorais s'il cherchait du secours ou si nos regards s'étaient simplement croisés par hasard. Quoi qu'il en soit, je fus la première à détourner les yeux.

Je n'avais aucune intention de participer à un jeu dont je ne connaissais pas les règles.

Dans l'après-midi, Magda me retrouva dans l'atelier. Elle apportait une tablette contenant les projets de supports promotionnels.

— J'ai besoin de ton accord pour utiliser les costumes lors d'une séance photo supplémentaire.

Je parcourus le planning. En plus des photographies du spectacle, une séance romantique de Dorian et Lena sur la plage était prévue, ainsi que des interviews consacrées à leur alchimie et une série de courtes vidéos suggérant qu'il existait entre eux autre chose qu'une collaboration professionnelle.

— Ce ne sont pas des supports consacrés au spectacle, dis-je.

— Bien sûr que si.

— Non. C'est une campagne fondée sur leur vie privée.

Magda haussa les épaules.

— Le public adore ce genre d'histoires.

— Le public aime aussi les bonnes pièces de théâtre. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit.

— Gabriela, ne commence pas.

Je fis glisser la tablette sur la table.

— Je refuse que les costumes de scène soient utilisés pour une séance qui n'a rien à voir avec la représentation. Tu peux commander des tenues spécialement pour ça.

— Ça représente un coût supplémentaire.

— Alors prévois-le dans le budget.

Magda me dévisagea pendant plusieurs secondes.

— Tu sais que Dorian n'y voit aucun problème ?

— C'est sa décision.

— Exactement. Tu devrais respecter les décisions des autres.

— Je les respecte. C'est justement pour ça que j'attends la même chose en retour.

Lorsqu'elle sortit, je restai un moment immobile. Je n'aimais pas les conflits, mais j'aimais encore moins les situations dans lesquelles quelqu'un tentait de présenter les limites d'autrui comme une offense personnelle.

Je n'avais pas remarqué que Dorian se tenait sur le seuil.

— J'ai entendu la fin de votre conversation, dit-il.

Je relevai la tête.

— Dans ce cas, vous savez que je suis une collaboratrice particulièrement difficile.

— Je sais surtout que vous n'aimez pas qu'on prenne des décisions à votre place.

— C'est une caractéristique assez répandue chez les adultes.

Il entra, mais resta près de la porte.

— Magda prétend que vous avez des problèmes à cause de moi.

— Magda a un problème de budget. Moi, j'ai un problème avec les gens qui utilisent mon travail sans me demander mon avis.

— Je comprends.

— Vraiment ?

— Oui.

Il prononça ce mot avec une telle simplicité que, pendant un instant, je me retrouvai à court d'arguments.

— Dans ce cas, nous n'avons rien à nous dire.

— C'est précisément pour cette raison que je voulais vous parler.

Je posai ma craie de tailleur.

— Je vous écoute.

Dorian s'appuya contre l'encadrement de la porte.

— Je ne vais pas essayer de vous faire changer d'avis. Je voudrais simplement que vous sachiez que cette campagne fait partie d'un engagement plus large. Je ne décide pas de tous les supports qui sont produits.

— C'est une façon très élégante de dire que quelqu'un d'autre fixe les règles.

— Parfois, c'est exactement à cela que ressemble mon travail.

— Et parfois, on accepte des règles qu'on finit par regretter.

Il ne chercha pas à me contredire.

Un silence s'installa entre nous. Dans le couloir, on entendait le claquement de talons et, plus loin, les notes d'un piano. Dorian regardait les croquis étalés devant moi, comme s'il espérait y trouver quelque chose de moins compliqué que notre conversation.

— Je ne veux pas que vous ayez des ennuis à cause de moi, dit-il.

— Vous n'avez pas ce pouvoir sur ma vie.

L'ombre d'un sourire apparut sur son visage.

— Tant mieux.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai l'impression que peu de gens me disent ce genre de choses ces derniers temps.

J'éprouvai un peu de compassion pour lui. Pas suffisamment pour changer d'avis, mais assez pour entrevoir l'homme qui se cachait derrière son nom.

— Dorian, si vous voulez savoir ce que je pense, posez-moi la question. Vous n'avez pas besoin d'envoyer Magda.

— Je ne l'ai pas envoyée.

— Tant mieux.

Il hocha la tête.

— Et si je voulais vous poser une question qui ne concerne pas les costumes ?

Je m'immobilisai.

— Tout dépend de la possibilité de garder la réponse entre nous.

Il m'observa attentivement.

— C'est justement ce que je voulais vous demander.

Je n'eus pas le temps de répondre. Depuis le couloir, la voix de Piotr retentit, demandant à Dorian de revenir sur scène.

L'acteur s'écarta de la porte.

— Nous reprendrons cette conversation.

— Je n'ai rien promis.

— Je sais.

Il partit, laissant derrière lui une légère odeur d'air marin et l'impression troublante que nous venions d'entamer une conversation qui n'aurait jamais dû dépasser le cadre professionnel.

Ce soir-là, je restai au théâtre plus longtemps que prévu. Je devais terminer les retouches de la robe de Lena et vérifier que tous les éléments de la garde-robe étaient correctement étiquetés. Lorsque j'eus fini, le bâtiment était presque désert. Une unique lampe de service éclairait la scène, et le murmure de la mer parvenait jusqu'à moi depuis la porte entrouverte de la terrasse.

Je sortis avec une tasse de thé.

Dorian était assis sur les marches qui descendaient vers le jardin.

— Je commence à soupçonner que vous habitez ici, dit-il.

— Seulement jusqu'à la première.

— Et après ?

— Après, je retourne à ma vie.

— Ça ressemble à un projet.

— C'en est un.

Il leva les yeux vers moi.

— Vous aimez savoir ce qui va se passer ensuite ?

— J'aime avoir mon mot à dire sur ce qui va se passer ensuite.

— Ce n'est pas toujours la même chose.

Je m'assis à l'autre bout de la marche, en conservant une distance raisonnable entre nous.

— Vous avez l'air d'aimer compliquer les choses simples.

— Et vous, vous aimez faire comme si les choses compliquées étaient simples.

Je me tournai vers lui.

— Nous nous connaissons depuis hier.

— Assez longtemps pour remarquer certaines choses.

— Par exemple ?

Il m'examina avec attention.

— Quand vous êtes contrariée, vous vous mettez à corriger des choses qui n'ont pas besoin de l'être. Vous vérifiez toujours d'abord que les autres sont à l'aise. Et vous n'aimez pas qu'on le remarque.

Je ne m'attendais pas à une telle réponse.

— Quant à vous, vous observez beaucoup trop attentivement les gens.

— C'est mon métier.

— Alors ne faites pas de moi un personnage de plus.

Son sourire disparut.

— Je n'en ai aucune intention.

Nous restâmes silencieux un long moment, à écouter le bruit des vagues. J'avais trente-deux ans et suffisamment d'expérience pour savoir que l'attirance n'était pas encore une raison de modifier ses projets.

Dorian fut le premier à se lever.

— Bonne nuit, Gabriela.

— Bonne nuit.

Il s'arrêta un instant.

— Encore une chose. Je ne veux pas que nos conversations deviennent un élément de la promotion.

Je levai les yeux vers lui.

— Dans ce cas, nous sommes au moins d'accord sur un point.

Il s'éloigna vers le théâtre.

Je restai assise quelques minutes encore, à contempler la mer qui s'assombrissait. Pour la première fois depuis mon arrivée à Sopot, mes pensées ne tournaient pas exclusivement autour des échéances, des dépenses et de mon futur atelier.

Je pensais à un homme qui savait écouter.

Et à la facilité dangereuse avec laquelle on pouvait commencer à souhaiter qu'il nous écoute, nous, plutôt que quelqu'un d'autre.

Chapitre 2 - Un accord sans témoins

Le lendemain matin, je trouvai sur ma table un petit mot rédigé d'une écriture caractéristique, légèrement inclinée.

La veste est parfaite. Merci. D.

Il n'y avait rien d'extraordinaire à cela. Les acteurs laissaient parfois des remerciements, surtout lorsque leurs costumes cessaient de les gêner aux moments les plus inconfortables. Pourtant, je lus le message deux fois avant de le glisser sous mon carnet.

Ce n'était pas parce que je comptais le garder.

Je ne voulais simplement pas que Magda le découvre pendant sa tournée matinale.

À neuf heures trente, Piotr convoqua une réunion de l'équipe. Je pris place autour de la longue table de la salle de répétition, à côté de Lena et du directeur technique. Dorian s'assit en face de moi. Pendant la majeure partie de la réunion, il resta concentré sur son texte, soulignant certains passages au crayon.

— Nous avons un problème dans la seconde partie du spectacle, annonça Piotr. La transition entre les scènes est trop longue, et le changement de costume de Dorian prend plus de temps que prévu.

— Je peux simplifier la construction du manteau, proposai-je.

— Je ne veux pas qu'il soit moins beau.

— Il ne sera pas moins beau. Il sera conçu différemment.

Dorian leva les yeux.

— Et si nous essayions de modifier mon entrée ? Au lieu de quitter la scène, je pourrais rester dans la pénombre.

Piotr fronça les sourcils.

— Un changement de costume sous les yeux du public ?

— Pas exactement. Derrière une cloison mobile.

Je commençai à réfléchir à la disposition des décors. L'idée avait du sens, mais elle exigeait une préparation minutieuse. Les spectateurs ne devaient pas assister à un changement de vêtements improvisé. La transition devait devenir un élément de l'histoire.

— Je pourrais concevoir un costume à plusieurs couches, suggérai-je. Le manteau à l'extérieur, puis un gilet et une chemise. Il suffirait d'enlever une seule couche. Nous n'aurions pas besoin d'interrompre la scène.

Piotr nous regarda tous les deux.

— Essayez de trouver une solution ensemble. Vous avez deux jours.

Magda leva aussitôt la main.

— Parfait ! On pourrait filmer les coulisses. Dorian et Gabriela en train de travailler sur le costume, quelques échanges, une ambiance naturelle.

Je sentis monter une irritation familière.

— Je n'autorise pas qu'on filme mon travail sans accord préalable, déclarai-je.

— Gabriela, il s'agit simplement de promouvoir le spectacle.

— Justement. C'est une raison supplémentaire pour le prévoir correctement.

Dorian posa son crayon.